



Arsène TOUSSAINT était furieux. C'était là chose rare de sa part, car il avait dans son village de Gorze une réputation de bonhomie, sinon de jovialité, qui, jointe à un abord facile, faisait de lui un compagnon agréable, démenti vivant infligé aux mauvaises langues qui prétendaient le Lorrain froid et réservé.

Ce qui motivait la colère de l'Arsène, comme chacun l'appelait au pays, c'était ce maudit papier que venait de lui apporter Julien, le garde-champêtre, lequel avait profité de son déplacement pour se faire offrir le traditionnel verre de mirabelle qu'il sirotait accoudé d'un bras sur la table de la cuisine, son séant bien calé sur une large chaise de paille.

Bien joli en vérité ce papier, une bien belle feuille à en-tête telle qu'on n'en trouvait que dans les familles très riches ou dans les administrations. Dans les campagnes, on n'était guère habitué à ça.

La méfiance instinctive qu'inspirait au paysan la vue de cette feuille officielle n'avait pas tardé à se montrer justifiée ; la lettre annonçait à l'Arsène une nouvelle qui avait bien de quoi le mettre en colère : l'administration des Ponts et Chaussées le mettait en demeure de lui céder des terrains, faute de quoi elle se verrait obligée de l'exproprier.

Exproprié, lui, l'Arsène, un des plus riches cultivateurs de Gorze ! lui qui n'avait jamais voulu céder le moindre pouce du patrimoine familial, en dépit de l'insistance des candidats acquéreurs et du prix élevé qu'ils proposaient en bons louis sonnants et trébuchants, payés comptant !

Exproprié ! Et ces Messieurs n'avaient pas choisi le plus mauvais : une grande bande au beau milieu des meilleures terres, de celles qui rapportaient l'an six cents quintaux de betteraves à l'hectare ou quinze sacs de seigle, et qui se trouvaient à moins d'un quart d'heure de marche de la maison !

Exproprié ! Et pourquoi, Bon Dieu ? Pour laisser passer un chemin de fer ! Un chemin de fer sur ses terres à lui, à l'Arsène ! Lui faire ça à lui, à son âge, au crépuscule d'une vie consacrée tout entière au dur travail de cette terre que ces messieurs des bureaux voulaient à présent lui enlever !

Un chemin de fer dont l'Arsène était sûr qu'il ne servirait à rien, et qui ~~lui~~ enverrait de la fumée qui ferait périr les récoltes tout au long de son trajet, et que les jours de vent la fumée serait rattachée sur les maisons, qu'on n'y verrait plus rien et qu'on ne pourrait plus respirer !

.../...

Et pourquoi son terrain à lui, l'Arsène, qui était sans conteste le plus beau des environs, même qu'on le jalousait !

Ah ! C'est pas celui de l'Antoine qu'ils auraient pris, bien sûr ! Un champ où il ne poussait que des cailloux, tout juste bon à planter des haricots, et encore !

Ils pouvaient toujours essayer de venir l'installer, leur satané chemin de fer, ils auraient affaire à lui ! Il avait dans son grenier, caché sous le plancher, un fusil qui lui venait de son père et dont il saurait bien se servir pour bouter les envahisseurs hors de son terrain. On verrait de quel bois il se chauffait, l'Arsène !

Il ne l'avait jamais pris, lui, le train, et on pouvait bien le laisser finir ses jours en paix au lieu de l'empoisonner avec ces histoires !

Abasourdi par le flot d'imprécations que déversait le père Toussaint, le garde-champêtre ne pipait mot, trouvant une maigre compensation à son silence dans la dégustation de son petit verre qu'il eut bientôt vidé ; profitant de la surexcitation de son hôte il s'en versa un second, négligeant pour une fois les règles des bons usages et remédiant sans façon à l'oubli du propriétaire à qui ce geste incombait.

Mais cette situation d'auditeur forcé, si pénible pour le représentant de l'ordre, méritait bien un petit verre supplémentaire.

Julien ne pouvait déceimment désapprouver le bien-fondé des récriminations de son ami, car il était aussi natif du pays et comprenait, s'il ne les partageait pas toujours, les sentiments d'injustice qui animaient les vieux paysans à chaque décision administrative risquant de leur imposer la moindre contrainte.

Toutefois, la fonction officielle qu'il remplissait depuis si longtemps lui donnait à connaître bien des choses le plus souvent ignorées de ses concitoyens et il entreprit, d'abord avec hésitation, puis ensuite avec plus d'assurance, d'amener tout doucement l'Arsène à ce qu'en son for intérieur il considérait comme une vision plus réaliste des événements.

Au moment où le propriétaire interrompait sa vigoureuse diatribe pour reprendre son souffle, le garde-champêtre lui fit observer, avec d'innombrables précautions, qu'il n'était pas le seul à se voir prendre son terrain, qu'en tout état de cause il serait indemnisé de façon raisonnable et que l'Administration, soucieuse quoi qu'on en dise de ménager le patrimoine des futurs expropriés, avait même prévu de leur céder en échange quelques parcelles de ses propres terrains.

L'Arsène, que la fureur avait étranglé à l'annonce de l'expropriation, n'était pas allé plus loin dans la lecture de la lettre et n'avait pas pris connaissance de ces accommodements. Son amour propre blessé à vif se trouva un peu soulagé à l'idée qu'il ne serait pas l'unique victime du futur chemin de fer. Dame, si les autres aussi étaient frappés, le sort lui paraissait moins cruel.

.../...

Quant à l'indemnisation, il en supputait mentalement le montant tandis que son vis-à-vis, devinant le fil de ses pensées, se carrait plus confortablement sur son siège et prenait une posture plus en rapport avec l'importance de ses fonctions. Ça allait déjà moins mal !

Le dialogue reprit sur un ton certes animé, mais moins passionné qu'au début ; le vieux paysan mit beaucoup de réticence et ergota ferme avant de reconnaître que tout bien pesé, si ses terres étaient certes de bonne valeur, celles qu'on lui offrait en remplacement n'étaient, après tout, pas si mauvaises qu'il l'avait prétendu. L'Arsène en avait même loué une bonne part pour y mener paître ses bêtes, et elles avaient le grand mérite de se trouver à la Taye des Loups où elles jouxtaient une houblonnière qui faisait la fierté de l'Arsène, et qu'il pourrait de ce fait agrandir. Il allait encore faire des envieux, avec ce sacré chemin de fer !

Car il en était fier, de sa houblonnière, bien plus encore que de ses autres cultures et presque autant que de ses vignes, c'est tout dire.

Heureusement qu'on n'y avait pas touché, à celles là, on lui aurait plutôt arraché les yeux ! De beaux ceps vigoureux qui se trouvaient bien à l'aise tout au long du côteau de la Noue des Grandes Friches et dont les amis du paysan savouraient en connaisseurs le petit gris qu'ils prodiguaient généreusement. Ah oui ! heureusement qu'on n'y touchait pas !

Julien avait profité du calme revenu pour sortir sa vieille pipe de la poche de sa vareuse, la bourrer de tabac gris et l'allumer à une brindille qu'il avait soustraite à un fagot disposé près de l'âtre dans lequel deux grosses bûches de chêne se consumaient en crépissant.

Il objecta judicieusement qu'il ne voyait pas très bien l'intérêt de faire gravir à un train la rude côte des Grandes Friches pour le faire ensuite redescendre sur l'autre versant par une pente aussi abrupte ; l'Arsène se rallia à ce raisonnement lucide au moment où arrivait sa femme, la Marie, qui revenait de Novéant ; elle y était partie voir sa fille Fernande, établie depuis peu, et une grande heure de marche en sabots, sur les chemins de terre battue, l'avait assez éprouvée.

Elle commençait à se faire vieille et sentait venir le moment où elle devrait renoncer à ses petites expéditions pour se cantonner au coin du feu. Enlevant le fichu noir bordé de franges qui lui recouvrait la tête et les épaules, elle laissa apparaître une chevelure presque blanche où ne restait plus grand-chose des boucles dues aux papillotes qu'elle avait soigneusement posées la veille. Elle s'assit près du foyer, exposant à la chaleur bienfaisante ses vieilles jambes protégées par des bas de laine grise.

Sa réaction à l'annonce de la nouvelle fut moins brutale que celle de son mari ; elle protesta énergiquement à l'idée de l'expropriation, s'adoucit quand on parla d'échanger les terres et ses yeux brillèrent lorsqu'on aborda la possibilité d'étendre la houblonnière de la Taye des Loups ; pour ce qui était du train, elle se trouva très

.../...

compréhensive ; le projet venait à point au moment où elle était prête à abandonner les voyages si pénibles à ses jambes et qui représentaient malgré tout autant de petites récréations dans sa vie de vieille paysanne occupée tout au long de l'année aux durs travaux des champs.

Maintenant rassuré, le garde-champêtre énumérait avec complaisance les multiples avantages qui devaient résulter de la mise en service du futur train ; le marché prendrait plus d'importance, ce qui apporterait des ressources supplémentaires à la commune, on verrait beaucoup plus de monde au traditionnel pèlerinage de la Vierge de Gorze, sans compter le renom que le train apporterait à la ville et l'argent que tous les gars qui allaient travailler à l'installation laisseraient aux aubergistes.

Le père Toussaint ne mésestimait certes pas les intérêts communaux, mais il avait une tendance très naturelle à s'inquiéter avant tout des siens ; aussi envisageait-il la chose sous un angle plus personnel ; l'examen de la situation dut révéler un rapport favorable, car au moment où il se redressa l'expression de colère avait disparu de son visage, remplacée par un air résigné qui manquait peut-être un peu de sincérité.

L'émotion avait été forte, un petit coup de mirabelle ne serait pas de trop.

Il allongea le bras, saisit la bouteille et emplit les verres en grommelant : "J'dis pas non faudra voir".

Les travaux durèrent quatorze mois, pendant lesquels régna une fébrile animation sur le chantier de construction. Il ne se passait guère de jours que l'Arsène ne s'en allât faire un petit tour du côté des compagnons qui posaient les traverses et les rails. C'étaient pour la plupart des garçons du canton, ils eurent vite adopté le père Toussaint qui passait peu à peu la main à son fils Léon dans son exploitation et meublait ses heures de loisir en de longues discussions qui lui permettait de se tenir au courant des nouvelles des environs. Il s'était de son côté pris d'amitié pour ces gars durs au travail et songeait qu'il y avait parmi eux de fameux gaillards qui auraient fort bien tenu leur place dans les champs ; fils d'agriculteurs, ils délaissaient de plus en plus nombreux la terre pour se diriger vers les entreprises et les usines de la région, ne conservant que quelques ares pour leur potager, le vieux paysan s'en inquiétait et s'y résignait difficilement, admettant toutefois que les jeunes risquaient de se trouver en trop grand nombre sur des terrains qui seraient de plus en plus morcelés.

Quand les rails commencèrent à courir sur son ancienne propriété, il y fut presque en permanence ; il y était encore chez lui, n'est-ce-pas, et il ne pouvait se détacher du spectacle de sa terre éventrée, tassée, où désormais plus rien ne verdrait. Ça faisait quand même quelque chose, et les gars s'en rendaient bien compte.

.../...

Les travaux s'achevaient, la mise en service approchait ; un représentant de la Compagnie de Chemin de fer vint un beau jour apporter à l'Arsène deux invitations pour le voyage inaugural, prévu dans le sens Novéant - Gorze.

Les deux bons vieux balancèrent longtemps, l'Arsène haussa les épaules en disant : "Après tout, pourquoi qu'on n'irait pas ?".

Ce fut vraiment une belle cérémonie ; le soleil de juillet resplendissait, de beaux messieurs barbus en habit s'étaient déplacés pour la circonstance depuis Metz, le petit train devant assurer la correspondance avec une ligne qui venait de cette ville. On n'avait pas sorti les drapeaux à cause des Prussiens, mais on les sentait malgré tout flotter au vent et on se trouvait entre nous. La preuve, c'est que le ruban symbolique était bleu, blanc, rouge et on se l'arracha après que le maire de Gorze l'eut coupé sous les applaudissements des messieurs des premiers rangs.

Il y eut certes un peu d'affolement au moment où le mécanicien activant le foyer de la locomotive, une épaisse fumée fut rabattue sur les spectateurs, noyant tout le monde dans le brouillard et piquetant de noir les cols immaculés des chemises empesées.

Le train fut pris d'assaut par des grappes enthousiastes, les Toussaint se retrouvant dans le second wagon sur une banquette de bois verni.

Dans un sifflement strident qui fit sursauter les voyageurs, le convoi s'ébranla et prit de la vitesse ; les deux bons vieux, à la fois fiers et mal à l'aise, jetaient des regards étonnés sur ces paysages qu'ils connaissaient si bien et qui leur paraissaient presque étrangers à présent.

Quand le train aborda ce qui avait été leur terre et qu'ils aperçurent au travers d'un rideau de cyprès la fumée blanche qui s'échappait de la cheminée de leur maison où veillait le grand Léon, ils évitèrent de se regarder.

L'Arsène renifla avec force, tandis que la Marie se mouchait bruyamment dans son grand mouchoir à carreaux.